

une lueur d'espoir. Un poète de chez nous avait répondu par un noble poème. Et voici que le vieil homme d'Etat eut la joie de voir que la voix de la reconnaissance luxembourgeoise retentissait dans la presse helvétique, sonnant comme un appel à la conscience de la meilleure partie de l'humanité. Paul Eyschen nous lut les strophes de l'ode d'action de grâces, l'une après l'autre. Aux vers

*« Hast auch meinem Volke Treu gehalten,
« reichtest lächelnd Liebe ihm und Brot, »*

il fut envahi d'une émotion irrépressible et fondit en larmes. La corde la plus sensible était touchée et mise en branle : son amour du peuple luxembourgeois qui, peu de jours après, devait pleurer sa disparition.

Le 5 octobre 1915, le Premier était rentré de Suisse grippé, las, épuisé, mais tenant tête, vaillamment à la marée montante des difficultés de tout ordre, extérieures et internes. La veille de sa mort, je fus mandé dans son cabinet pour la discussion de statistiques dressées sur les besoins et les ressources du ravitaillement du pays. La physiologie du Premier me frappa par des signes d'épuisement auxquels la mort, le lendemain, donna leur sens tragique. En cette matinée, dans le silence du cabinet, sa voix était étonnamment assourdie, murmurante presque, nette néanmoins et parfaitement audible. Ses traits, ordinairement pâles, avaient rosé.

Deux apparitions au cabinet, ce dernier jour, me sont restées dans la mémoire : celles du président de la Chambre des députés et du directeur général des Finances. Edouard HEMMER, légèrement indisposé, avait dû prendre froid. Le Premier le reconduisit jusqu'à la porte, en faisant d'affectueuses recommandations à l'ami imprudent, oublieux à son âge de précautions vestimentaires imposées par la transition saisonnière. Le président de la Chambre ne se doutait, certes, pas qu'il allait être appelé à prononcer en séance l'éloge funèbre de son interlocuteur. Mathias MONGENAST, lui, était venu entretenir son collègue, entre autres, de doléances de la population, non encore habituée aux déficiences de l'alimentation. Du lard très gras, de provenance étrangère et d'une épaisseur inusitée, avec un relent de poisson, était en répartition. Le Ministre d'Etat donna des explications rassurantes au grand argentier : comme la pénurie de la nourriture des bestiaux s'accroissait aussi, on alimentait les porcs partiellement de poissons ou déchets de poisson ; d'où le goût critiqué, mais qui, affirmait Eyschen, ne nuisait pas à la valeur nutritive.

Quand le lendemain, 12 octobre 1915, je me rendis de bonne heure au bureau, j'appris sur le Pont Adolphe la mort du chef, survenue dans la première heure du matin. Le vieux patriote avait succombé sous le fardeau ; il était mort à la tâche, au service du pays, pour lequel il avait vécu sans partage, sans trêve et sans reproche.

« Qui te gardera, ô mon cher Pays ? », s'était-il demandé dans sa dernière allocution au banquet du 14 juin 1914, quelques semaines à peine avant la tempête. « Ce sera la jeunesse luxembourgeoise », fut